

Promenade I : devant un choral de cuivres, Ravel isole la personnalité débonnaire du visiteur et cette trompette (thème) grandiose est donc minée par quelque ironie. La réponse des cordes et les parenthèses de la petite harmonie soulignent le regard bienveillant porté par Modeste Petrovitch sur tous ceux qui viennent rendre hommage à son ami. Solennellement, l'ensemble des cuivres submerge à la fin la trompette solo : le visiteur est embarqué par la foule.

Gnomus : soubresauts violents et convulsifs, claudications rendues par les instruments à vent, reptations, trépignements aux cordes. L'être effrayant est dépeint, mais derrière cette laide apparence, il est une âme qui souffre et qui subit (à rapprocher de la mélodie Darling *Savvishna*).

Promenade II : des tons plus doux avec un thème au cor, et un basson surprenant. Elle mène aux portes du :

Il Vecchio Castello : c'est le solo du saxophone qui, introduit par le basson, escorté par le hautbois, la flûte et par la petite harmonie, prend un caractère voilé bouleversant (on retrouve le basson de l'*Alborada di Gracioso* et cela annonce les saxophones dans ...le *Boléro*). Ravel focalise alors sur la solitude du ménestrel chantant à la barrière du château.

Promenade III : elle est "trompette", amplement confiée à l'orchestre et semble dire : "Allez, il nous faut changer d'air".

Aux Tuileries : pièce courte et légère, vive, à l'humour taquin, utilisant la petite harmonie. Sans transition, nous passons au :

Byllo (chariot polonais tiré par des bœufs) : on attaque pianissimo. Un grand solo est confié à un tuba sur une lourde scansion des cordes bientôt doublées par un roulement de tambour plutôt guerrier. Puis, dans un dégradé, on retourne au pianissimo qui s'éloigne.

Promenade IV : une nouvelle version dans un registre aigu des bois et des cordes amène au :

Ballet des poussins dans leurs coques : un épisode du ballet Trilby, chef-d'œuvre d'humour faisant intervenir harpe, bois, pizzicati des cordes. C'est un scherzino plein de grâce aérienne. Le visiteur est de plus en plus captivé. Il saute d'un tableau à l'autre. Plus de promenade, pas de transition et on affronte directement le dialogue des :

Deux Juifs : Samuel Goldenberg et Schmuyle

Le premier, riche et arrogant, avance pompeusement : sur un tapis de corde set bois à l'unisson. Le deuxième, pauvre et geignard, éclate en jérémiades de plus en plus désespérées : c'est la petite trompette et ses notes répétées convulsivement : les deux thèmes se chevauchent. Les piailllements sont perceptibles interminablement malgré le motif arrogant des cordes. Après les dernières supplication, accord ultime à la trompette, et brusquement, c'est le "passage à la trappe". Des cors deviennent alors conducteurs pour :

Le Marché de Limoges : cordes foisonnantes, interventions des petites percussions. Tout cela traduit une grande agitation populaire, en réalité, une querelle de "bonnes femmes" qui s'invectivent, se poursuivent, en un mot "se crêpent le chignon" ! Et, d'un coup, c'est le surgissement des :

Catacombes et Promenade qui suit : Cum mortuis in lingua mortua : c'est la page essentielle du recueil. Ravel, pas plus croyant que Moussorgski, préserve le climat liturgique en confortant l'accord des grands accords, les confiant aux seuls trombones sur une "nappe" d'accords aux cordes. Plus loin, une harpe soulignera la lente remontée vers la lumière, quittant les frémissements au violon d'outre-tombe.

Baba Yaga : la Cabane sur des pattes de poule

C'est la sorcière des contes russes. Elle fait une entrée explosive dans un registre élevé aux cuivres et percussions. On entend des rythmes impétueux de danses populaires. Le déchaînement laisse la place à une sorte de nocturne irréel, mystérieux (contrebasses et contrebassons). Pratiquement, tous les pupitres confondus ramènent au déchaînement final introduisant le dernier tableau.

La Grande Porte de Kiev : Ravel commença par ce tableau. Un choral grave, au trombone, ouvre cette apothéose dans le solennel. Tout de suite, à plein orchestre, le vacarme triomphal est pourtant interrompu par un épisode pianissimo religieux plutôt pathétique. Puis, c'est la rentrée des tutti. Aux cordes, le second pianissimo est plus religieux encore. Carillon, gong, célesta et tout ce qui peut tintinnabuler se rejoint. Ravel calcule un effet cumulatif halluciné amenant à un finale d'une éloquence symphonique rarement égalée.

